



Alain Riffaud

Vercors

L'homme du silence

Extrait

Alain Riffaud

VERCORS / L'homme du silence

Collection

Petites Biographies

créée par Cyril Grunspan

Littérature

Impression

Geca / Industrie Grafiche

San Giuliano Milanese (MI)

Achevé d'imprimer le 20 septembre 2016

Mise en page

Maria Chiara Santoro

© Portaparole

7, rue Yvan Audouard

13200 Arles

Tél. +33 4 9091 3861

www.portaparole.it

info@portaparole.it

ISBN 978-88-97539-35-3

1^e édition février 2014

2^e édition septembre 2016

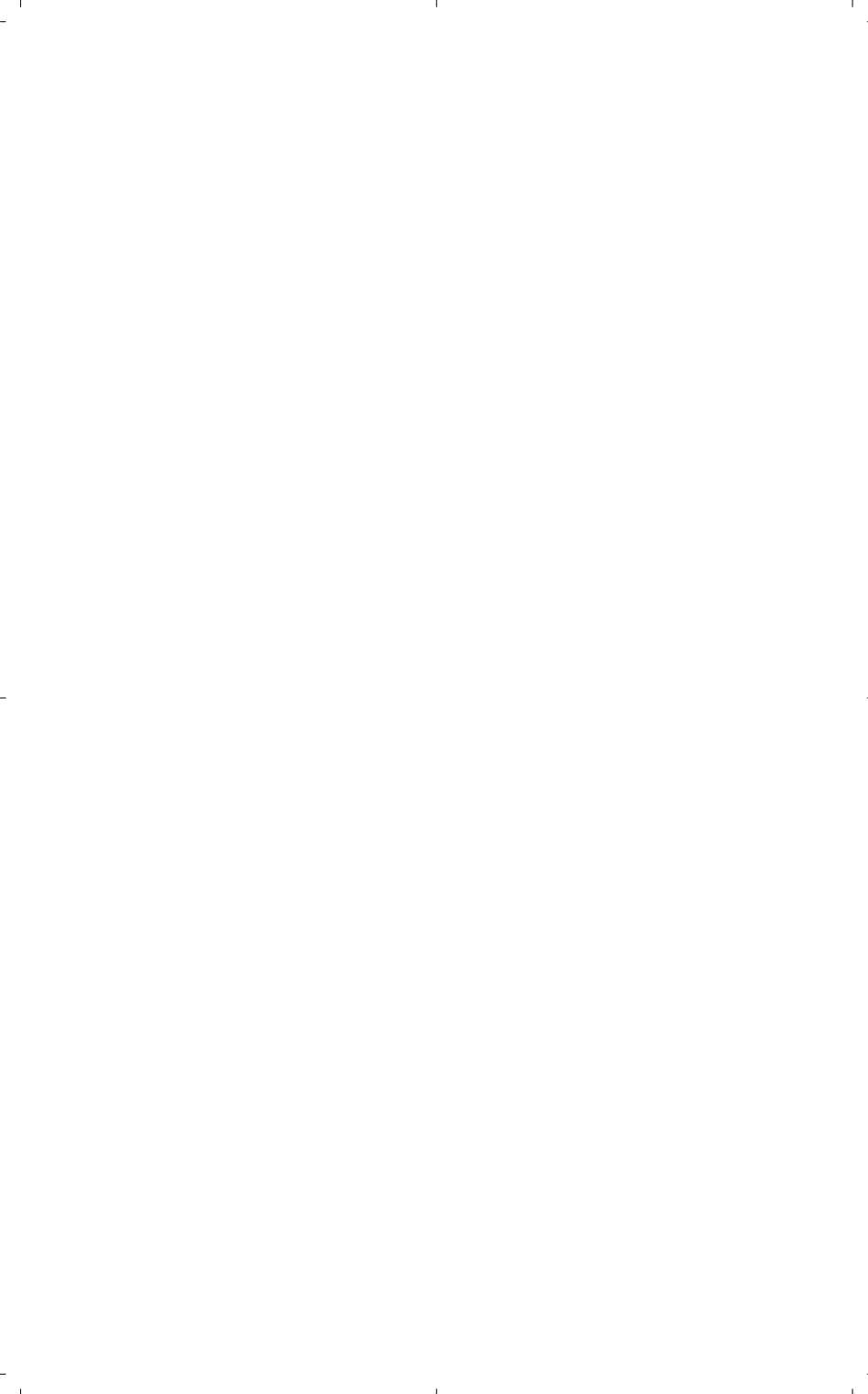
Alain Riffaud a édité plusieurs textes de Vercors et publié une anthologie de l'écrivain ; il est à l'origine du fonds Vercors déposé à la bibliothèque Doucet à Paris. Par ailleurs, il est spécialiste de l'édition théâtrale au XVII^e siècle.



Vercors, l'homme du silence

Tout le monde connaît le nom de l'écrivain Vercors, auteur de la célèbre nouvelle *Le Silence de la mer*, publiée clandestinement en février 1942 sous l'Occupation allemande. Ce nom est aussi associé à la création des Éditions de Minuit et à la résistance intellectuelle française face à l'oppression nazie. Derrière le pseudonyme mythique se cachait un dessinateur humoriste nommé Jean Bruller, qui avait commencé sa carrière en 1921. Cette biographie invite à mieux connaître l'artiste d'avant guerre, auteur de nombreux albums dessinés, qui se métamorphose en écrivain engagé dans la Résistance, puis après la Seconde Guerre mondiale dans la recherche d'un nouvel humanisme. Le lecteur découvrira le parcours de cet homme dont l'œuvre est beaucoup plus riche et variée qu'on ne le soupçonne : nouvelles et romans, théâtre et essais, traductions et adaptations. Son travail d'écrivain est toujours animé par la volonté de définir l'homme comme un rebelle affranchi de la nature, solidaire de ses frères humains, toujours tendu par l'exigence morale et la quête intellectuelle.

Dans une Europe à nouveau à la dérive, le message de Vercors redonne sens au refus, au courage, à l'engagement.



L'enfant sous le canapé

Une heureuse coïncidence veut que Vercors naisse le jour même où l'on célèbre le centenaire de Victor Hugo, le 26 février 1902. Pour le plus grand bonheur d'un père comblé d'une telle fortune et qui souhaite aussitôt donner à son fils les prénoms de Victor et d'Hugo, emblèmes d'un pays qu'il a adopté avec ferveur une vingtaine d'années auparavant. Un père nommé Lajos Bruller, né à Budapest le 28 février 1864, dont l'enthousiasme est immédiatement tempéré par sa femme Ernestine Bourbon : elle préfère opter pour le prénom de son père Jean Bourbon. L'enfant s'appellera donc tout simplement Jean Bruller.

De nos jours son véritable nom s'est effacé au profit du pseudonyme « Vercors », choisi sous l'Occupation pour signer l'édition clandestine de sa célèbre nouvelle *Le Silence de la mer*.

Le mot « Vercors » évoque la puissance altière du massif alpin et symbolise l'esprit de résistance. Il est vrai que ce nom sonne un peu comme « Victor » et semble, après coup, donner raison à ce père qui voulait rendre hommage à Victor Hugo, porte drapeau des idéaux républicains.

Lajos Bruller, à l'aube de la Troisième République, connaît une épopée que son fils ne découvrira que bien

des années après. Originaire d'Alsace, une partie de sa famille émigre au XVIII^e siècle vers les rives du Danube, suite à la conversion au catholicisme de l'un des ses membres rejetant son ascendance juive. La famille Bruller fait souche en Hongrie où l'usage de la langue française se transmet de père en fils. Alors qu'il n'a encore que quinze ans, le jeune Lajos, appelé depuis Louis, décide en 1879 de quitter Budapest et de traverser l'Europe à pied pour rejoindre Paris.

Pour quelles raisons cet adolescent accomplit-il un tel périple ?

Son père, Adolphe, armateur sur le Danube, était mort jeune laissant neuf orphelins sans fortune. La nécessité a peut-être été la première cause de ce départ : il fallait soulager la famille. La seconde explication réside sans doute dans l'aversion qu'il éprouvait pour un royaume hongrois encore largement féodal, antisémite, laissant peu d'espoir à la jeunesse. À cela il opposait le prestige de la France, pays des Lumières, et son engouement pour une littérature qu'il appréciait. Enfin certains modèles romanesques pouvaient l'avoir inspiré, tel Gilbert dans *Jean Balsamo* d'Alexandre Dumas, lui aussi parti à pied pour Paris. La capitale demeure pour le jeune Hongrois un lieu mythique où flotte l'ombre de *La Mendiante du pont des Arts* imaginée par le poète allemand Wilhelm Hauff. Son baluchon sur le dos, il se laisse ainsi guider par son étoile pour parvenir sur le pont des Arts à Paris, presque sûr d'y serrer une main amicale, ce qui se produit en effet quand il reconnaît, dans la perspective du Louvre, un Hongrois ami de son père qui lui trouve très vite du travail.

L'histoire de Louis Bruller devient ensuite celle d'une parfaite intégration. Il travaille dans la papeterie, puis est employé de 1882 à 1885 comme comptable chez un libraire de la rue Saint-Jacques, avant de fonder en janvier 1895 sa propre maison d'édition en s'associant à Alexandre Politzer, un autre émigré hongrois. Les éditions Bruller & Politzer, installées 7 avenue du Maine, se consacrent surtout à des publications dites populaires, sous forme de feuilletons vendus par les colporteurs dans les campagnes. On relie ensuite ces « livraisons » comme on les appelle alors. C'est ainsi que les grands auteurs de l'époque, Hugo, Dumas ou Zola, trouvent un large public en France.

Pour Louis Bruller, naturalisé en 1895, la diffusion de la culture française est bien à la fois la motivation et le terreau de l'intégration républicaine. En très peu d'années, cet homme venu des bords du Danube s'est senti chez lui en France sous la Troisième République naissante, puis plus tard se distinguera en bon radical-socialiste par son assiduité au cercle républicain de l'avenue de l'Opéra où il croisera l'élite du parti. Il est admis dans la bourgeoisie parisienne cultivée, noue des relations dans le secteur de l'édition, de la médecine ou dans le milieu des juifs naturalisés. Il est aussi bien l'ami des éditeurs Ferenczi, que du biologiste Arnold Netter, du romancier Jules Romains ou du philosophe Henri Bergson. Contrairement à certains grands serviteurs de l'État, tel Joseph Reinach, qui ont participé à tous les combats en faveur de la République tout en conservant leur identité juive par le mariage, l'éditeur Louis Bruller choisit de s'unir à une institutrice française, Ernestine Bourbon, née en 1875 dans le Berry.

[... ..]

Une nouvelle vie débute pour le couple qui s'installe d'abord rue Brown-Séguard, derrière la gare Montparnasse. Puis Louis Bruller se retire de l'édition en janvier 1900, au terme du contrat d'association passé avec Alexandre Politzer. Il investit alors son capital dans un immeuble de six étages, 8 rue Charles-Divry, où la famille emménage. Il achètera également un immeuble rue Ferdinand-Fabre ; et, en 1909, il en fera construire un autre près du parc Montsouris, dans une rue qui s'appelle encore aujourd'hui « Bruller » car le promoteur a choisi le nom du propriétaire de l'immeuble qui faisait l'angle de la rue pour la baptiser.

Jean, venu au monde en 1902 — trois ans après sa sœur Denise — ne connaîtra son père que dans sa retraite bourgeoise de la rue Charles-Divry, dont les Bruller occupent le premier étage tandis qu'ils louent les autres. « Pour lui, un papa est donc un monsieur qui ne fait rien ! »

Ce père jouit en réalité d'une honnête aisance acquise grâce à un labeur mené sans relâche pendant les vingt années précédentes. L'homme se distingue néanmoins par sa générosité. Il invite à Paris son frère cadet Jules, qui devient employé dans la maison d'édition. Il fait aussi un peu vivre à Budapest sa mère et ses sept sœurs, dotant celles qui se marient. Il offre aussi régulièrement le voyage à sa parentèle qui vient passer un ou deux mois à Paris. Elsa, sa nièce préférée, sera même accueillie toute une année à l'âge de seize ans pour apprendre le français. Cette libéralité, bientôt connue au-delà du cercle familial, attire des compatriotes, artistes peintres désargentés ou

musiciens en mal de succès, qui viennent chaque jeudi jouer les pique-assiette rue Charles-Divry. Jean adore cette constante nouveauté. Il aime également parcourir les étages de l'immeuble où les locataires sont tous des amis de la famille. Il retrouve ainsi les enfants de monsieur Membré, émailleur d'art, ou ceux de monsieur Faillie, l'ingénieur qui dirige les travaux de percement du métro sous la Seine.

L'enfance de Jean se déroule « entre la ferme douceur de papa et la douce fermeté de maman » ; cette atmosphère de parfaite sécurité connaît parfois quelque brève rupture quand l'entêtement de maman énerve un papa soupe au lait. Bibi, comme l'appellent ses parents, se sent invulnérable, bien au chaud sous cette aile protectrice. Un père à la stature jupitérienne et une mère attentive le prémunissent de toute peur immédiate, mais non d'une certaine angoisse face au monde, car « se sentir protégé, c'est pressentir qu'on pourrait ne plus l'être ».

[... ..]

Durant ses premières années, lorsque les visiteurs de la maison l'appellent « petit Louis », Jean s'inquiète de ne pas grandir. « Suis-je un nain ? », se demande-t-il sans cesse. Petit mais très gourmand, il s'enferme souvent dans le buffet de la salle à manger où, à l'abri des regards, il dévore sans distinction saucisses crues, cervelas, biscuits, miel, pâtes, cornichons ; insatiable et séduit par leur goût sucré, il lui arrive d'avaler aussi toute une boîte de suppositoires à la glycérine, et même le pot de brillantine de son papa à la saveur de rose. Dans la rue il peut baver d'envie devant la mixture bigarrée qu'un clochard étale

sur un quignon de pain. Ailleurs perdre ses parents en suivant le marchand ambulant et ses friandises. Cette gloutonnerie malade se terminera un jour par une entérite aiguë dont il faillira mourir.

L'enfance s'organise autour de trois lieux de mémoire : Paris, Saint-Amand-Montrond, Le Touquet-Paris-Plage.

La vie parisienne ne dépasse guère l'univers du 14^e arrondissement où se situe l'appartement de la rue Charles-Divry ; en face se trouvent la mairie, l'école, au-delà le square, puis la place où chaque printemps la fête foraine s'installe. Jean adore le petit chemin de fer avec locomotive qui tourne en rond et passe sous un tunnel. Il y a aussi cette attraction spectaculaire interdite aux enfants qui consiste à se laisser glisser le long de câbles d'acier. « Mais papa dit que c'est un casse-cou terrible, qu'on peut lâcher la poignée ou trop tôt ou trop tard, et alors on se casse les membres. On peut mourir ». Ce qui n'empêche pas Jean et sa sœur de pratiquer des jeux dangereux. Ils attendent l'arrivée d'un fiacre pour passer de l'autre côté du trottoir en courant sous le nez du cheval. C'est excitant de voir le cocher affolé tirer sur les rênes en les abreuvant d'imprécations. Ils adorent être chatouillés par le risque. Ils aiment aussi rire avec madame Chauftet, qui vient ravauter le linge chaque jeudi. La vieille femme est laide avec ses verrues et sa bouche édentée, mais drôle car elle leur apprend des tas de devinettes et du latin de cuisine. Ils s'amusent à l'appeler madame « chauffe-thé ».

On se rend en train jusqu'à Saint-Amand-Montrond, dans le Berry, pour passer des vacances chez tante Amélie,

autre sœur d'Ernestine, mariée à un marchand de cycles, Gaston. C'est lui qui les prend à la gare et les emmène dans une carriole à cheval. Il faut traverser le Cher pour arriver rue d'Austerlitz, où l'oncle Gaston a son magasin, qui émerveille Jean. Ça sent le métal, le chatterton, le caoutchouc et ça brille de partout. Quand il est sage, l'enfant a le droit de gonfler et de dégonfler les pneus, jusqu'à n'en plus pouvoir. L'oncle travaille dans l'atelier où se trouvent la forge et son feu un peu terrifiant, mais lui n'a pas le droit d'y entrer... Quand il sera grand peut-être. Mais le sera-t-il un jour ? Avec sa sœur Denise et sa cousine Marceline, Jean profite des joies de la campagne : il pêche au bord du Cher, fait du bateau sur le canal du Berry, découvre la manufacture d'articles de pêche de M. Bouriant, visite le château de Bannegon, va voir vaches et veaux dans une ferme, tire à la carabine, cueille des coucous pour faire des batailles de bouquets. Jean aime bien mademoiselle Aufrère qui les accompagne parfois et joue avec eux, comme si elle avait leur âge. Quand ils passent avec elle devant le marchand de biscuits, à l'enseigne de « AUFRÈRE & ALASSEUR », Jean lui demande si c'est elle la sœur, ce qui la fait beaucoup rire, vu que la sœur du frère n'est pas une dame mais un autre monsieur.

L'été on se déplace à Paris-Plage, une station balnéaire toute récente où Louis Bruller a été un des premiers à faire construire une maison de vacances. Perdue au milieu des dunes plantées d'oyats, la « Villa Plaisance » est une modeste bâtisse en pierres meulières, surmontée d'un toit pointu bordé d'une guirlande de bois ; elle possède une longue terrasse couverte au premier étage, sous laquelle

se trouvent accrochés une balançoire, des anneaux, un trapèze. Pour aller de la villa à la plage, il faut traverser l'avenue où l'on pose les rails pour le futur tramway, puis descendre une rue très courte qui se termine sur le sable et les cabines de bain. Là se trouve une pâtisserie nouvelle et ses feuilletés à la crème, avec dessus un glacé de sucre rose : c'est le gâteau préféré du petit Jean. Dans la même rue, la vitrine d'un bazar expose un jouet irrésistible : un scaphandrier qui descend et remonte dans son bocal. Il coûte 1,95 franc. Mais le petit Jean qui, contrairement à sa sœur, ne sait pas économiser les 1,50 franc qu'il reçoit chaque mois, ne pourra jamais acquérir l'objet de son désir.

Le petit frère éprouve de l'admiration pour sa grande sœur Denise. Orgueilleuse, ardente, animée d'un esprit de justice, elle est prompte à se mettre en colère. Lorsque les parents se montrent, avertis par quelque bêtise des enfants, elle fait front, dans une attitude de défi, prête à supporter les punitions puis à crier à l'enfant martyr. De son côté, Jean, prudent, choisit au contraire de se glisser d'un seul mouvement sous le grand canapé de peluche vert olive. Il lui suffit d'attendre, d'observer, sans s'exposer comme le fait Denise. Pas de réprimande en vue ? Il peut alors quitter sans crainte son abri. Quand les parents se fâchent, la révolte courageuse de la sœur contre l'autorité fascine le tout jeune garçon tapi sous le canapé. Bien sûr, en grandissant, Denise préférera la procédure à l'insolence et son frère deviendra moins craintif, mesurant mieux les risques qu'il doit prendre.

Jean a aussi hérité des traits de caractère de sa mère. C'est une femme dévouée à son foyer qui supporte avec

courage une maladie de Pott qui l'affecte durement ; on ne parviendra à diagnostiquer le mal que bien après qu'elle s'en soit guérie elle-même, on ne saura de quelle manière ; il faudra tout essayer, c'est pourquoi Ernestine doit souvent quitter ses enfants pour se rendre en cure. Vercors décrit sa mère comme une femme dont la grande rigueur morale se doublait d'une certaine froideur. Elle aimait de façon sincère, indéfectible, mais éprouvait de la difficulté à exprimer ses sentiments, retenue par la pudeur, ou bien la crainte d'en montrer plus que ce qu'elle éprouvait. À son mari qui lui demande : « Vous m'aimez ? », elle répond, surprise : « Mais je vous l'ai déjà dit ! ». Elle avait donné son cœur, c'était totalement, pour toujours. Ce qui explique la réserve qu'elle manifestait aussi envers les autres. Il fallait de la perspicacité pour deviner sous cette froideur apparente la vivacité de ses sentiments. C'est là un souvenir prégnant que Vercors gardera au plus profond de lui et une image à laquelle il aura recours pour nommer son célèbre récit, *Le Silence de la mer*. L'homme aura toujours conscience de partager avec sa mère la même difficulté à exprimer directement ses émotions, ce qu'il fera plus facilement par le biais du dessin ou de l'écriture.

Il hérite également d'un esprit républicain et d'une indifférence en matière de religion. Le grand-père maternel, Jean Bourbon, un modeste tailleur en chambre de Saint-Amand-Montrond, était un républicain farouche qui affichait des opinions anticléricales. Il transmet ses valeurs à ses enfants et sa cadette Ernestine montrera toujours du courage dans l'épreuve. L'institutrice avaient de quoi séduire Louis Bruller ; sa jeunesse, ses

qualités personnelles lui ont semblé être la parfaite illustration de la patrie qu'il avait épousée. Comme il est lui aussi un militant de la libre pensée, il éduque ses enfants dans le même état d'esprit. Jean Bruller sera de plus nourri au lait de Voltaire dont l'œuvre complète trône dans l'appartement de la rue Charles-Divry. Sans parler de Victor Hugo et de tous ces bons auteurs que son père a publiés. Jean aime lire allongé à plat ventre devant le poêle à charbon, large et ventru, décoré d'une salamandre en métal argenté. À côté des *Belles Images*, revue hebdomadaire pour la jeunesse riche en bandes dessinées, une *Histoire de France* illustrée fait ses délices. Il a appris à lire avec *Le Tour de France de deux enfants* grâce à mademoiselle Collette, venue de Lille faire ses études à Paris ; il apprécie sa patience infinie. Il suit aussi des leçons rue Servandoni chez mademoiselle Hocdé où l'histoire sainte sert de support aux exercices de lecture. Aux yeux de l'enfant les personnages de la Bible se comportent de manière illogique. Afin d'exercer son esprit critique vis à vis des textes sacrés, le petit Jean réinvente sa *Ressuscitation de Jésus-Christ*, dans laquelle le pauvre prophète se réveille très affaibli dans sa tombe, incapable de soulever la pierre du tombeau. Manquant d'air, il appelle au secours, avant d'être délivré par des Gaulois de passage qui lui font faire des exercices respiratoires. Ainsi, tout en témoignant de ses préoccupations rationnelles, il manifeste très tôt un goût pour l'écriture et le dessin. Plus tard, à neuf ans, il concevra un récit illustré, inspiré par l'univers des mousquetaires d'Alexandre Dumas : *Les Aventures de Chérénac, ennemi de Richelieu*. Sa mère préservera dans une reliure de cuir cet essai prometteur. [...]



Rien n'est
encore
en mesure
de me détacher
de l'aventure
humaine.

(Vercors)

Illustration : *Vercors*, Catia Caruso

ISBN 978-88-97539-35-3



9 788897 539353

14,00 euros